

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La grande langue du pays

Claude Beausoleil, *Le motif de l'identité dans la poésie québécoise 1830-1995*, Estuaire, nos 83-84, septembre 1996, 268 p., 20 \$.

Pierre Monette, *Pour en finir avec les intégristes de la culture*, Montréal, Boréal, 1996, 216 p., 18,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39072ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1997). Compte rendu de [La grande langue du pays / Claude Beausoleil, *Le motif de l'identité dans la poésie québécoise 1830-1995*, Estuaire, nos 83-84, septembre 1996, 268 p., 20 \$. / Pierre Monette, *Pour en finir avec les intégristes de la culture*, Montréal, Boréal, 1996, 216 p., 18,95 \$.] *Lettres québécoises*, (85), 40–41.

Claude Beausoleil, *Le motif de l'identité dans la poésie québécoise 1830-1995*, Estuaire, nos 83-84, septembre 1996, 268 p., 20 \$.
Pierre Monette, *Pour en finir avec les intégristes de la culture*, Montréal, Boréal, 1996, 216 p., 18,95 \$.

La grande langue du pays

Écrire, parler : que ça n'est donc pas simple au Québec !

ESSAI

Francine Bordeleau

IL APPARAÎTRA PEUT-ÊTRE UN PEU FORCÉ, ou pervers, de traiter dans la même chronique d'un essai sur la poésie et d'un livre polémique dont le sujet annoncé est la culture, mais qui s'intéresse surtout à la langue. Les deux ouvrages, aussi dissemblables soient-ils, disent toutefois combien elle est obsédante, lancinante, voire impossible, cette question identitaire à laquelle tout semble toujours nous ramener.

« L'être singulier » de la poésie

D'entrée, Claude Beausoleil expose son postulat. Pour l'essayiste, qui est aussi un poète prolifique et le directeur de la revue *Lèvres urbaines*, la poésie québécoise « est née de la nécessité de dire sa différence et son être singulier ». Nécessité clairement affirmée, rappelle Beausoleil, dès

1830 par Michel Bibaud « dans le premier recueil publié au Québec par un poète né sur ce territoire ». C'est Bibaud, encore, qui aurait eu d'emblée l'intuition de ce que devraient être l'objectif, la raison première de la poésie québécoise : « faire surgir le sens ». C'est ainsi que, depuis 165 ans, nulle légèreté n'accompagne nos poètes. Prendre la parole (française) en terre d'Amérique est en somme une responsabilité grave et lourde.

Bien que s'y greffent des thèmes tels la révolte, le pays, la ville, le féminisme, la modernité, la quête d'identité hante continuellement la poésie québécoise. Son histoire serait-elle réductible à cela, à cette tentative jamais résolue de se situer ? En

lisant Beausoleil, on aura en tout cas l'impression que, de génération en génération, les poètes d'ici se sont toujours mesurés, heurtés aussi peut-être, à la schizophrénie provoquée par l'origine française et les racines nord-américaines. D'où l'obligation sans cesse réitérée de se définir, d'expliquer son écriture, d'assumer à son tour un moment de la quête d'identité.

Est-ce à cause de cette schizophrénie ? Toujours est-il que l'essai de Beausoleil met également en lumière le rapport tortueux que le Québec — et, partant, ses poètes — entretient avec l'« américanité ».

L'Amérique, c'est d'abord les États-Unis, pays un peu plus jeune que le Québec pourtant, et lui aussi né de la colonisation ; c'est d'ailleurs là ce qui caractérise l'ensemble du continent. Il faut croire que le fait français donne au Québec sa place singulière. Place toujours à établir cependant, éternellement fragile — cette fragilité même devenant un poids —, et à jamais en marge d'une américanité que l'on doit constamment s'approprier, et à laquelle il semble tellement difficile d'advenir. Ici (au Québec), la poésie ne s'écrit ni ne se conçoit comme telle, conclusion après ce parcours historique retracé par Claude Beausoleil ; l'enjeu du texte, c'est forcément une poésie *québécoise*.

Ledit parcours est au demeurant des plus exhaustifs. L'essayiste récapitule les grandes tendances, décrit les courants, recense la plupart des poètes (l'ouvrage prend ainsi une allure de nomenclature). La littérature québécoise s'est surtout constituée à partir de la poésie : on le dit souvent et cet essai en fait la preuve incontestable. Mais le « motif de l'identité », qui de toute évidence s'accommode mieux du poème, a par contre desservi considérablement le roman. La quête sempiternelle et éperdue aura donné, pour ce genre précis, un corpus plutôt balbutiant. En restreignant son champ à la poésie, Beausoleil peut se permettre l'économie d'une critique. Bien qu'on eût apprécié qu'il s'y adonne néanmoins : car il est assez symptomatique de voir un même motif animer plus d'un siècle et demi de production littéraire.

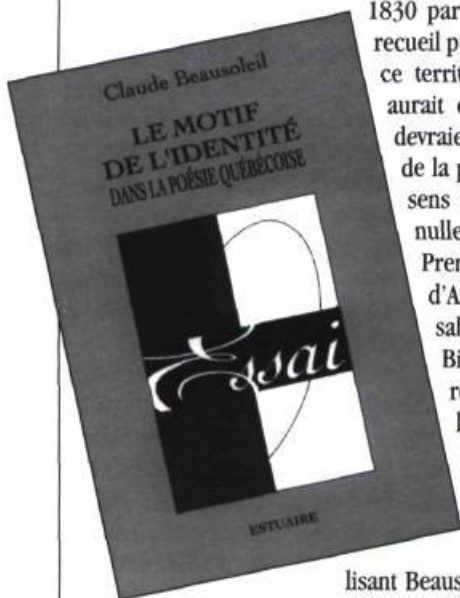
Les ayatollahs du français

Pierre Monette, professeur au cégep du Vieux-Montréal et auteur, notamment, de *L'immigrant Montréal* (Triptyque, 1994), signe, lui, une charge contre les puristes de la langue, contre les tenants de ce qu'on pourrait appeler la « rectitude linguistique ». D'un livre s'attaquant à ce sujet tellement émotif, à propos duquel il se raconte au Québec tellement tout et son contraire (« Petit peuple — grande langue ! » écrit Pierre Monette), tellement de sottises aussi, on est en droit d'attendre impertinence, férocité, cynisme même. Or, de tout cela Monette ne manque pas.

Bon nombre de ceux et celles qui font par ici profession de leurs opinions ont tendance à donner dans l'intello profile. [...] Nos publications reçoivent peu d'écho parce que nous écrivons sans faire beaucoup de bruit : comment espérer élever le débat sans hausser un peu le ton ?



Claude Beausoleil





Pierre Monette

D'entrée, l'auteur de *Pour en finir avec les intégristes de la culture* annonce qu'il aime en découdre. Aux autres la tiédeur, la *correction*.

Monette s'en prend à « la passion que, comme société, nous portons à la qualité de la langue et de l'orthographe ». Que d'énergie déployée, en effet, à traquer la faute, l'anglicisme, le mauvais usage. La dictée (de Bernard Pivot) est devenue un sport national ; est-on fier de montrer sa maîtrise des règles grammaticales les plus complexes, des étymologies les plus sinieuses, des orthographes les plus improbables, celles-ci garantissant qu'on ne pratique pas une langue à rabais. La maîtrise n'est jamais complètement acquise au demeurant : « Au confessionnal de la langue, on finit toujours par avouer des fautes qu'on ne savait pas commettre. » Et après ? Il

n'importe pas de comprendre, mais de se conformer, jusqu'à la prochaine chausse-trappe, un mot que Monette écrit d'ailleurs sans trait d'union, appliquant ainsi « les rectifications orthographiques recommandées en décembre 1990 par le Conseil supérieur de la langue française ».

On se souviendra de la levée de boucliers provoquée par ces

recommandations dont une infime partie seulement sera « adoptée ». La réforme voulait réintroduire une certaine logique dans une orthographe capricieuse, dont la complexité est bien souvent à mettre sur le compte de l'aléatoire. Monette en retrace l'évolution, montrant au passage comment l'imprimerie a transformé les paroles en marchandise. « Se faire les défenseurs de la conformité orthographique, c'est parler la langue du commerce », soutient tout du long le polémiste.

Et qui sont ces « défenseurs » ? Les petits-bourgeois, essentiellement. Certains railleront peut-être Monette, qui utilise un vocabulaire que la prétendue fin des idéologies — mais s'en trouvent-ils pour y croire sincèrement ? — aurait rendu obsolète. Les petits-bourgeois existent encore néanmoins : ils forment cette classe moyenne arrivée, *parvenue* quelque part — dans la fonction publique, l'enseignement, les professions libérales... — grâce à l'instruction. Ils ne possèdent pas grand-chose, hormis la culture. Le Québec, pays « trop jeune pour sentir la vieille argent », pays empêtré dans ses débats linguistiques et culturels, est au fond une société petite-bourgeoise. Monette parle d'un milieu qu'il connaît bien — et que nous connaissons bien parce que nous en sommes — de façon ma foi assez réjouissante.

Le livre de Monette n'est pas sans défauts. L'homme aime par exemple les jeux de mots lapidaires, les formules qui font plus d'effet que de sens, il en use et en abuse. Mais il nous donne tout de même un vrai livre polémique qui de surcroît tombe à point nommé, ce qui n'a pas toujours été le cas avec cette collection, « Pour en finir avec », du Boreál.

LE GOÛT DES LETTRES, ÇA COMMENCE JEUNE.



la seule revue exclusivement consacrée à la littérature québécoise pour la jeunesse.

Lurelu existe depuis vingt ans; près de mille institutions d'enseignement et bibliothèques la reçoivent, au Québec et au Canada. Publiée trois fois l'an (janvier, mai, septembre), *Lurelu* vise principalement à faire connaître les albums, les romans, les documentaires, les bandes dessinées et le théâtre québécois pour la jeunesse, de même que leurs créateurs.

Lurelu aide le personnel des bibliothèques, les éducateurs et les parents dans leurs choix de livres pour les jeunes. Elle aide aussi les professionnels de l'éducation à mieux exploiter le livre jeunesse dans leur travail d'animation, de stimulation à la lecture ou d'enseignement.

Lurelu publie des critiques de livres, des dossiers thématiques, des entrevues, des articles et des reportages, des textes d'opinion, des activités pour l'animation du livre...

Cherchez *Lurelu* en kiosque ou abonnez-vous dès aujourd'hui.

Offre spéciale aux lectrices et lecteurs de *Lettres québécoises* :
abonnez-vous pour un an
et recevez gratuitement un numéro supplémentaire.

.....

• NOM _____

• ADRESSE _____

• VILLE _____ PROVINCE _____

• CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____

• Inclure avec ce coupon un chèque ou un mandat-poste de 14,81 \$ (TPS et TVQ incluses)



Expédier le tout à : LURELU
 Case postale 220, succursale E
 Montréal (Québec), H2T 3A7